
Richard Trachsler (ed.), *Bartsch, Foerster et C^{ie}. La première romanistique allemande et son influence en Europe* (Rencontres, 64), Paris, Classiques Garnier, 2013, 306 p.

Le recueil publié sous la direction de Richard Trachsler, professeur de littérature française et occitane du Moyen Âge à l'Université de Zurich, dans la collection *Rencontres. Série Civilisation médiévale* (dirigée par Richard Trachsler et Estelle Doudet) est consacré à l'émergence de la philologie romane en Allemagne et à sa diffusion en Europe. Réunissant une série d'articles, l'ouvrage se compose de trois parties, précédées par une préface [8–19] et suivies de deux index (*Index des noms* [293–299] et *Index des œuvres* [301–302]).

Intitulée *La philologie romane « à l'allemande »*. *Naissance d'un modèle européen* [7–19], l'introduction de Richard Trachsler, sur laquelle nous reviendrons, développe la thèse du rayonnement européen d'une discipline née en Allemagne (annoncée dans le sous-titre du volume : *La première romanistique allemande et son influence en Europe*). Les contributions (trois en allemand, trois en anglais, cinq en français dont une traduite de l'allemand et une rédigée en français par un Italien) sont regroupées en trois parties :

1. « La première romanistique universitaire. Aufstieg und Niedergang » [23–125] couvre une période allant de la fondation du séminaire de philologie romane à Göttingen (1883) aux répercussions du régime national-socialiste sur la discipline et sur ses acteurs en Allemagne (1933–1950) en passant par deux portraits de philologues (Bartsch et Foerster) ayant œuvré notamment à Heidelberg et à Bonn.

2. « Le modèle allemand en Europe » [127–205] regroupe trois contributions qui traitent du regard de l'École des Chartes sur la philologie romane en Allemagne avant 1870, de l'état de la philologie romane en Italie durant le dernier quart du XIX^e siècle et des éditeurs de textes médiévaux en Allemagne avant 1930.

3. « The British connection » [209–292] retrace les rapports entre romanistes allemands et anglais, notamment dans le cadre de l'anglo-normand, ainsi que l'influence de romanistes, anglistes et linguistes sur leurs homologues en Angleterre.

Hermann Krapoth ouvre la première partie avec une contribution intitulée *Les premiers séminaires de philologie romane. L'exemple de Göttingen* [23–36] dans laquelle il expose les premières formes d'institutionnalisation de la discipline : la *Société romane* (*Romanische Societät*), fondée en 1870 par Theodor Müller (1816–1881) qui inaugure la chaire de philologie romane et anglaise et le « Séminaire de néophilologies », créé en 1883 par Karl Vollmöller (1848–1922)¹ et dont les deux sections deviendront indépendantes lors de la création de la chaire de philologie anglaise (1888). Au-delà de leurs mérites, tant institutionnels que scientifiques, Vollmöller et son successeur Stimming (nommé en 1892) occupent, par leur regard historiographique, une place de choix dans l'histoire de la discipline. Démarche historiographique relayée par Krapoth qui esquisse le contexte académique de Göttingen à l'aube du XIX^e siècle. Il relève d'une part la tradition des *Sprachmeister* (ou maîtres de langue rattachés aux académies du siècle des Lumières, comme Colom du Clos, un tenant de la grammaire philosophique, mais aussi le romantique Charles de Villers sous couvert de l'anonymat) qui se perpétuera au XX^e siècle avec l'engagement de lecteurs de langue maternelle et d'autre part l'influence décisive sur la discipline académique naissante qu'était la philologie romane de l'*Historia litteraria* pratiquée par les philologues, historiens et philosophes et en particulier de la monumentale entreprise collective dirigée par Gottfried Eichhorn, dont les volumes consacrés aux littératures des langues

1 Le séminaire fut créé sur le modèle du « Séminaire de philologie classique » existant depuis 1738. Rappelons que le terme de séminaire désigne, dans la tradition du système universitaire humboldtien, à la fois un type d'enseignement et le bâtiment abritant les bibliothèques respectives où a lieu cet enseignement d'ordinaire destiné aux étudiants avancés.

romanes sont rédigés par le philosophe Friedrich Bouterwek : perspective comparatiste, recours aux textes et aux sources, prise en compte du tout et non seulement des parties dans l'histoire, priorité donnée aux faits, autonomie du champ littéraire sont autant de caractéristiques de cette « modernité » cultivée à Göttingen à laquelle Gustav Gröber fera référence un siècle plus tard.

Udo Schöning s'intéresse au premier titulaire de philologie romane et germanique en Allemagne, *Karl Bartsch (1832–1888)* [37–61], dont le parcours, comme celui de bon nombre de ses contemporains, est loin d'être tracé à l'avance. Originaire de Silésie (à l'époque aux marches du Royaume de Prusse), il étudie la philologie classique à Breslau et découvre sa passion pour la littérature médiévale allemande ainsi que pour les littératures espagnole, italienne et anglaise. À Berlin, où il avait l'intention de suivre les cours de Lachmann qui allait disparaître peu après son arrivée, il rencontre Mahn qui l'initie à la pratique philologique, et en particulier à l'étude des troubadours. Pour des raisons économiques, il quitte Berlin pour Halle où il fait un doctorat sur la métrique d'Otfried de Wissembourg (Halle 1853). Sur quoi, il se rend, suivant le conseil de Mahn, à Paris pour recopier des manuscrits de poésies des troubadours. De retour en Allemagne, il nourrit un temps des ambitions de comédien avant d'abandonner finalement ce projet pour devenir précepteur dans la famille du baron lettré von der Leyen à Krefeld en Westphalie Rhénanie (cet intermède lui permet d'achever l'édition des *Poésies* de Peire Vidal commencée à Paris). En 1855, il obtient le poste de conservateur du musée national germanique de Nüremberg et, trois ans plus tard, l'année de son mariage, il est nommé à l'université de Rostock où il fonde le premier séminaire de philologie allemande en tant que professeur ordinaire de littératures allemande et moderne (*Ordinarius für deutsche und neuere Literatur*), intitulé qui ne l'empêche pas d'enseigner à de rares étudiants la philologie romane restée pour lui un domaine de prédilection et de recherche. En 1871, il accepte un appel à Heidelberg où il fonde le séminaire de langues modernes (*Seminar für neuere Sprachen*) qui prit par la suite le nom de séminaire germano-roman (*Germanisch-romanisches Seminar*) et où il professa jusqu'à sa mort en 1888. Écrivain et poète à ses heures, travailleur acharné, Bartsch a produit une œuvre considérable dans le domaine de l'édition de textes médiévaux allemands et romans, en particulier dans le domaine de la littérature occitane. L'importance de son ouvrage *Provenzalisches Lesebuch. Grundriss zur Geschichte der provenzalischen Literatur* a été reconnue par ses collègues français, notamment par Gaston Paris,² de sept ans son cadet, et recensée dans la *Revue*

² Sur les rapports entre Karl Bartsch et Gaston Paris, cf. Ursula Bähler (ed.), *Gaston Paris-Karl Bartsch. Correspondance*, Firenze, Edizioni del Galluzzo (sous presse).

critique et la *Romania*. Grand pédagogue, son influence a continué de s'exercer en philologie romane grâce à ses chrestomathies (*Chrestomathie de l'ancien français*, *Provenzalische Chrestomatie*) jusque dans la seconde moitié du XX^e siècle.

S'interrogeant sur les métamorphoses suscitées par le développement de la discipline, Susanne Friede met en lumière l'apport d'un représentant de la « Second generation », *Wendelin Foerster*. *Kristallisationsgestalt einer sich institutionalisierenden Romanistik* [63–81]. Né aux confins de l'Empire autrichien à Hradec Kralové (Königgrätz) et formé par Adolfo Mussafia (1835–1905) et Hermann Bonitz (1814–1888) à Vienne, Foerster (1844–1915) obtient, dès 1874, une chaire de philologie romane à Prague qu'il quittera néanmoins pour Bonn deux ans plus tard où il va occuper la chaire de Diez (de 1876 à 1908). Confronté à des problèmes pratiques et institutionnels, Foerster ne ménagera pas ses efforts pour obtenir, grâce à sa ténacité et son engagement comme en témoignent les innombrables pétitions, une infrastructure jusque-là inexistante et indispensable à l'enseignement de la philologie romane. Vingt-cinq ans après son arrivée à Bonn, c'est avec l'emménagement, en 1899, dans les locaux du Séminaire de philologie romane que prendra fin la solution provisoire. Institutionnellement en rupture avec son prédécesseur Diez, Foerster refuse de reconduire les lectorats existants d'italien, d'espagnol et de portugais en restreignant le champ des langues et littératures romanes à son domaine de prédilection, le gallo-roman. La subdivision du séminaire de philologie romane en deux sections (1894), la première (éloquemment) intitulée *romanisch-wissenschaftliche Abteilung*, la seconde, confiée à son élève Eugène Gaufinez et consacrée à la littérature française moderne (*neufromanisch*) confirmera la valorisation du domaine gallo-roman. Il faudra attendre 1905 (soit trois ans avant son départ) pour voir la création d'une 3^e section consacrée à l'italien. Ce processus de spécialisation (« Ausdifferenzierung ») que reflètent les transformations institutionnelles, est, d'après Susanne Friede, une des caractéristiques de la période durant laquelle Foerster a œuvré. Quant à son apport scientifique, il s'inscrit dans la tradition de ses maîtres viennois, tradition reposant sur une application rigoureuse de la méthode philologico-critique de l'édition de textes : sa conception de la science (le terme même figure dans l'intitulé qu'il donne à sa section *romanisch-wissenschaftlich*), a pour priorité de reconstituer le mieux possible la matérialité du texte, reléguant à l'arrière-plan (ou aux oubliettes ?) l'interprétation littéraire.

Traduction d'un article publié en 2004, *La romanistique d'expression allemande au temps du national-socialisme* [83–125] clôt la première partie. Après un retour sur les débuts de la philologie romane au XIX^e siècle et un rappel de la fracture qu'a provoquée la Première guerre mondiale dans les rapports entre la romanistique allemande et française, Frank-Rutger Hausmann divise l'impact de la dictature nazie sur la discipline en cinq étapes : 1. mise au pas du corps

enseignant (1933–1935) avec l'expulsion d'un cinquième des romanistes, 2. formation d'une romanistique « allemande » conforme au nazisme (1936–1939), 3. obligation de travailler en équipe, recherches communes et opérations relatives à la guerre (1940–1944), 4. désillusion d'une large majorité des chercheurs (1944–1945), 5. dénazification (1945–1951). Synthèse de son magistral ouvrage de 700 pages,³ cet article, dont la traduction est souvent malheureuse (limitons-nous à deux exemples : utilisation récurrente de *Romanie* pour la *Romania* ; « sur l'idée » pour « sur le principe » ? dans « Carl Schmitt adhéra, sur l'idée, à plusieurs de ces *«Kriegseinsätze»* » [111]), reste souvent à un niveau de généralités, voire d'ambiguïtés qui nécessitent un recours à son livre pour clarifier, voire nuancer, le propos (ex. [105] : quelles sont les 9 universités restées à l'abri des restructurations du régime ? La réponse est dans Hausmann 2000, 17 ; [99], il est question de l'expulsion de 20% des romanistes allemands : « quoique cette expulsion fit subir à la discipline et à son orientation scientifique avant tout une perte quantitative, plutôt que qualitative, force est de constater... », des indications plus précises sont données dans Hausmann 2000, 266s.). On recommandera au lecteur la consultation directe des publications importantes du spécialiste de l'histoire des sciences humaines et de la romanistique en Allemagne à l'époque nazie et on ne manquera de s'interroger sur les raisons qui ont poussé l'éditeur à insérer cette contribution dans ce volume (cf. le titre général).

La deuxième partie s'ouvre sur les rapports qu'entretenaient les philologues italiens avec leurs collègues allemands dans les années 60–80 du XIX^e siècle. Dans *La romanistique allemande et l'Italie au XIX^e siècle* [129–143], Luciano Formisano, qui est le seul contributeur à s'interroger sur la désignation mouvante de la discipline *Filologia romanza*, rappelle que, dans son propre cas (c'est l'intitulé de sa chaire), l'expression désigne, en théorie, l'ensemble des littératures médiévales romanes d'expression romane, ce qui, dans la réalité académique, s'empresse-t-il de préciser, signifie que le titulaire de *filologia romanza* n'empiète ni sur la littérature *italienne* du Moyen-Âge ni sur la linguistique romane. Déconstruisant de façon convaincante le mythe d'une *translatio studii* de l'Allemagne (Diez) à l'Italie par l'intermédiaire de la France (Gaston Paris), Formisano démontre que le transfert n'est pas aussi linéaire que le laisse entendre l'historiographie traditionnelle : le comparatiste et romaniste Graziadio Isaia Ascoli (1829–1907), Adolfo Mussafia, Ugo Angelo Canello (1848–1883) étaient tous trois, à divers titres, proches de Diez, sans avoir recours à une médiation française : le premier lui dédie ses *Saggi ladini* (1873), le deuxième lui rend visite en 1869 et le troisième

3 Frank-Rutger Hausmann, « *Vom Strudel der Ereignisse verschlungen* » : *deutsche Romanistik im « Dritten Reich* », Frankfurt am Main, Klostermann, 2000.

suit ses cours à Bonn en 1870/1871. Cette proximité immédiate avec la personne et l'œuvre de Diez n'empêche pas, du reste, les philologues italiens de nouer des liens étroits et privilégiés avec les animateurs des foyers de l'École pratique des Hautes Études et de l'École des chartes. L'essor de la philologie romane en Italie dans les années 70 se mesure grâce à des paramètres convergents au nombre desquels il faut énumérer 1. l'institutionnalisation de la discipline qui se fera en l'espace de trois ans (1873–1876) (Milan, Turin, Padoue, Bologne, Rome, Naples, Pise et Palerme obtiennent des chaires de philologies romanes, souvent intitulées *Storia comparata delle lingue et delle letterature neolatine* et rappelant ainsi l'approche historique et comparative de Diez), 2. la création de revues : l'*Archivio Glottologico Italiano* par Ascoli et Giovanni Flechia (1873), la *Rivista Europea* par le comparatiste De Gubernatis (1872), la *Rivista di Filologia romanza* (1872) et l'*Archivio Paleografico Italiano* (1882) par Ernesto Monaci, 3. la présence des romanistes italiens dans la *Romania* et dans la *Zeitschrift*, 4. les correspondances des romanistes italiens avec leurs confrères français, allemands, suisses, autrichiens, portugais. D'où la conclusion de Formisano qui souligne la solidarité de la première génération de romanistes pour qui « le sentiment de corps et le sentiment de travailler au service d'une cause commune » se situaient au-dessus des appartenances nationales [135].

Côté français, Françoise Vielliard nuance à son tour dans « *La docte Allemagne* » ou le regard de l'École des Chartes sur la philologie romane en Allemagne avant 1870 [145–178] la « légende dorée » [146] de la fondation de la philologie romane telle qu'elle apparaît dès 1864 sous la plume de Gaston Paris. Retraçant les débuts de l'École des Chartes (1821), elle rappelle le rôle de Jacques-Joseph Champollion-Figeac (1778–1867) dont l'enseignement de la diplomatique et de la philologie sur la base de documents gallo-romans porta ses fruits grâce aux publications de ses élèves, soit les *Recherches sur les formes grammaticales de la langue française et ses dialectes au XIII^e siècle* (1839) de Gustave Fallot, l'*Histoire des révolutions du langage en France* (1846) de Francis Wey et les *Grammaires romanes inédites du XIII^e siècle* (1839–1840) de François Guessard. La reconnaissance de la « docte Allemagne » n'est pas allée de pair avec une méconnaissance des travaux de la philologie allemande : grâce à la fondation, en 1839, de la Société de l'École des Chartes et de la revue *Bibliothèque de l'école des chartes*, Guessard avait une parfaite connaissance de l'œuvre de Diez et des publications des romanistes germanophones comme en témoignent ses recensions et son enseignement (1847–1869). Témoignage auquel il faut joindre les thèses publiées sous sa direction, dont celles de Paul Meyer et de Gaston Paris, lequel sera à l'origine de la légende caractérisant l'ÉPHÉ de foyer « scientifique » et attribuant à l'École des Chartes la formation professionnelle. Dans un rapport non signé sur les langues et littératures romanes et rédigé à l'intention du ministère de l'In-

struction publique en 1868, l'auteur insiste sur la supériorité de l'enseignement en Allemagne et reconnaît à l'École des Chartes un rôle de pionnière : l'apport de Guessard y est passé sous silence et la dichotomie scientifique / préscientifique de la légende dorée s'en trouve renforcée. « Dans l'historiographie de la philologie romane Paris et Meyer ont rejeté dans l'ombre Guessard, comme en diplomatique Arthur Giry a effacé Benjamin Guérard » [178] conclut Françoise Vielliard.

Après l'Italie des années 70 du XIX^e et la France d'avant 70, le lecteur retourne en Allemagne avec la contribution du spécialiste de l'histoire des éditions des textes médiévaux français. Gilles Roques propose un tableau instructif mettant en scène *Les principaux éditeurs de textes médiévaux français en Allemagne (jusqu'en 1930). Une tradition et des méthodes* [179–205]. Rappelant au préalable la fascination exercée par les légendes germaniques et scandinaves sur le jeune Gaston Paris par l'intermédiaire de Du Méril et se référant à la *Grammaire de la langue d'oïl* (1853–1856) de Burguy, Roques met en évidence toute une tradition de lettrés français et belges qui ont édité des textes médiévaux depuis le XVIII^e siècle. Entrant dans le vif du sujet, Roques délimite, dans une période d'un siècle et demi (1800–1950), cinq générations d'éditeurs en Allemagne : 1. la première génération est représentée par l'élève le plus brillant de F. A. Wolf qui le recommande à la chaire de philologie classique à Berlin : il s'agit d'Immanuel Bekker (1785–1871), premier éditeur moderne des œuvres complètes d'Aristote. Son édition de *Fierabras* (1829) sera recensée par Diez et suivie d'un certain nombre d'éditions de textes en ancien provençal et en ancien français. 2. la deuxième génération (née avant 1810) regroupe cinq philologues : le germaniste ami de Jakob Grimm et élève de Lachmann Wilhelm Wackernagel (1806–1869) qui publia, alors qu'il enseignait à Bâle, des chansons en ancien français ; le théologien et philologue classique Hans Ferdinand Massmann (1797–1874), éditeur de textes médiévaux allemands ayant un rapport avec l'ancien français ; l'ami du poète Uhland, Heinrich Adelbert von Keller (1810–1883) qui fait partie de la tradition allemande d'étude des troubadours et dont le nom reste attaché à l'édition du pèlerinage à Rome (*Romward*) ; enfin le grammairien romaniste et angliste Eduard Mätzner (1805–1892) qui propose, en 1853, une édition des *Altfranzösische Lieder* comparée à la poésie en ancien provençal, en ancien italien et en moyen haut-allemand. 3. Dans la troisième génération (née après 1810), on trouve quatre noms : le romaniste et germaniste Wilhelm Ludwig Holland (1822–1891) qui est l'auteur de la première étude sur Chrétien de Troyes (1854) ; l'angliste et romaniste Nikolaus Delius (1813–1888), chargé de l'enseignement de la philologie romane à Bonn à l'époque de Diez ; le comparatiste et romaniste Konrad Hofmann (1819–1890), élève de Mahn, qui s'est distingué par la publication de textes de genres différents et enfin le représentant le plus célèbre de cette génération, Karl Bartsch. 4. La quatrième génération se compose de contempo-

rains de Gaston Paris et de Paul Meyer : elle est représentée par Adolf Tobler (1835–1910) ; Wendelin Foerster ; Gustav Gröber (1844–1911) ; Hermann Suchier (1848–1914) et Edmund Max Stengel (1845–1935). « À un échelon inférieur », Roques situe Ernst Martin (1841–1910), germaniste et romaniste ; Eduard Mall (1843–1892), angliste et romaniste ; Johannes Jakob Stürzinger (1855–1903), éditeur de Girard de Roussillon et d'un traité grammatical anglo-normand ; Hugo Andresen (1844–1918) dont le nom reste lié au *Roman de Rou* de Wace ; Albert Stimming (1846–1922), élève de Tobler et de Diez, prolifique éditeur de textes en ancien français, ancien provençal et anglo-normand qui formera une importante génération d'éditeurs de textes, dont Carl Appel (1857–1939) à Breslau et Oskar Schultz-Gora (1860–1942) à Strasbourg, puis à Iéna. Pour Roques, cette quatrième génération est celle où la philologie romane « atteint un point de perfection difficilement surpassable. Éditeurs de textes, lexicographes, syntacticiens, étymologistes, auteurs de manuels, tous de langue allemande aussi bien dans les domaines d'oïl et d'oc, sont les pivots d'une discipline scientifique reconnue dans le monde entier » [199]. 5. La dernière génération est représentée par Hermann Breuer (1878–1936), élève de Foerster et successeur de Appel à Breslau, par Alfons Hilka, élève de Appel et de Tobler et successeur de Stimming à Göttingen, et par Ernst Hoepffner (1879–1956), élève de Gröber. Nommé à Münster, Hoepffner revient à Strasbourg en 1919 où il perpétue la tradition des séminaires allemands, à laquelle sera encore formé Paul Imbs.

La troisième et dernière partie comporte quatre contributions, dont l'une est consacrée à Stimming et l'anglo-normand, une autre à deux élèves de Diez qui sont devenus anglistes, une autre encore à la position de l'anglistique à Iéna, une autre enfin à deux Anglais, dont l'un était romaniste et l'autre germaniste.

David Trotter illustre l'influence de la science allemande sur la médiévis-tique anglaise sous un intitulé facétieux *Reiding and Wrihting, (with) thanks to German scholarship* [209–222] en sélectionnant deux cas : Le premier exemple est celui de T. B. W. Reid (1901–1981). Éditeur de textes médiévaux français, Reid, qui a réédité, en 1942, l'édition que Foerster avait proposé de *Yvain* (1912) s'avère être un exemple à ne pas suivre, puisque son édition frise le plagiat. Ce que Trotter démontre en juxtaposant, sur cinq pages, des extraits des versions Foerster et Reid. Le comparatiste d'Oxford Joseph Wright (1855–1930), quant à lui, fut formé par les philologues et comparatistes des années 70 en Allemagne (entre autres par le néogrammairien Osthoff à Heidelberg) et sera reconnu en Allemagne comme un grand spécialiste du moyen anglais, en particulier grâce à sa grammaire du moyen anglais (1927) rédigée dans une perspective néogrammairienne.

Dans sa contribution *Bernhard ten Brink and Edmund Max Stengel. Two pupils of Friedrich Diez and Their contributions to the Study of Medieval English in the*

National Discourse of the Nineteenth Century [223–246], Winfried Rudolf commence par camper le contexte historique et culturel dans lequel s'est développée l'université humboldtienne. La recherche de l'identité allemande, jointe aux travaux de Humboldt sur les langues, de Jakob Grimm sur les lois phonétiques, de Franz Bopp sur la comparaison morphologique et de Schleicher sur la parenté des langues indo-européennes est à l'origine d'une nouvelle conception de la science. C'est dans ce cadre qu'il faut insérer la *méthode critique* en étymologie des langues romanes revendiquée par Diez et ce sera le mérite de deux élèves de Diez de développer la philologie anglaise dans les universités allemandes : Bernard ten Brink (1841–1892) et Edmund Stengel (1845–1935) ont tous deux commencé par un doctorat en philologie romane. Le premier obtient, après son habilitation, une chaire de philologie romane et anglaise à Marburg en 1870 qu'il quitte trois ans plus tard pour Strasbourg où il sera le collègue du romaniste Eduard Boehmer. Spécialiste de Chaucer, il a rédigé une histoire de la littérature anglaise dans laquelle apparaît le souci de valoriser les sources germaniques et celtiques dans la littérature de l'ancien anglais au détriment de celle de l'ancien français (Roland serait par conséquent un héros germanique) démontrant ainsi la suprématie de la philologie germanique. Le romaniste Edmund Stengel succéda à ten Brink à Marburg où il enseigna la littérature et la langue médiévale françaises tout en rédigeant des travaux qui le rendent, aujourd'hui encore, célèbres (tels l'édition de la *Chanson de Roland* 1878 ou son dictionnaire d'ancien français 1882). Membre du *Verein zur Abwehr des Antisemitismus* dès 1891, Stengel fut muté à Greifswald en Poméranie en 1896 où son enseignement porta avant tout sur la grammaire historique du français et la poésie romane (ancien français, ancien provençal et ancien italien). Engagé politiquement, il fut un défenseur acharné de la liberté académique (en particulier de la formation d'étudiants étrangers dans les universités allemandes).

La contribution de Thomas Honegger, « *Per aspera ad astra* ». *Zu den Anfängen und zur institutionellen Etablierung der Anglistik in Jena* [247–264] porte sur l'institutionnalisation de l'anglistique à l'Université de Iéna. Remontant au siècle des Lumières, l'enseignement des langues modernes (français, italien, espagnol, anglais) était assuré, comme c'était l'habitude dans les académies, par des maîtres de langue. Parmi les pionniers, Honegger cite le prédicateur et professeur extraordinaire de philosophie, Johann Jakob Lungershausen (1665–1729) qui a enseigné la littérature anglaise dans le premier quart du XVIII^e siècle. La valorisation des philologies (classique, modernes et comparée) dans l'université humboldtienne sera à l'origine des premières publications dans le domaine de la philologie anglaise. Deux monuments de la science allemande, le comparatiste Sievers et le germaniste Kluge, prépareront le terrain pour la création d'une chaire extraordinaire de philologie anglaise (1926). Élève de Zarncke, Curtius et Ebert à

Leipzig, et nommé juste après son doctorat en 1871 à une chaire extraordinaire de philologie allemande (anglaise et scandinavistique incluses) et romane, Eduard Sievers (1850–1932) compte parmi les pionniers de l'anglistique à Iéna où il a édité de nombreux textes et rédigé sa grammaire du vieil anglais (*Angelsächsische Grammatik*, 1882). À son départ pour Tübingen en 1883, la branche romane avait déjà été attribuée au Bâlois Rudolf Thurneysen (1857–1940) qui venait de passer son habilitation en philologies romane et celtique (1882) ; la philologie anglaise, elle, fut rattaché à la chaire de philologie allemande de Friedrich Kluge et on fit appel à Berthold Litzmann pour un extraordinariat en histoire littéraire allemande moderne (1856–1926). En 1885, Thurneysen et Kluge fondent le séminaire de langues modernes à Iéna. Au départ de Litzmann pour Bonn (1892) et de Kluge pour Fribourg-en-Brigau (1893), l'histoire littéraire allemande moderne et les philologies allemande et anglaise seront réunies en une seule chaire (philologie allemande). Il faudra attendre 1926 avant de voir la création d'une chaire de philologie anglaise indépendante.

Daron Burrows clôt cette partie sur la « British connection » en revenant à Göttingen et plus précisément à Stimming et son apport aux études anglo-normandes (*Albert Stimming and Anglo-Norman studies* [265–292]). Exploitant les sources bibliographiques sur la vie et l'œuvre de Stimming, dont sa précieuse autobiographie, Burrows rappelle la passion de Stimming pour les voyages qui l'ont mené à fréquenter de nombreuses bibliothèques et à nouer des relations amicales avec ses confrères italiens et français dont Paul Meyer et Gaston Paris. Burrows relève également que Stimming travaillait avant tout sur la littérature occitane dans la première moitié de sa vie et que rien, dans son autobiographie, ne révèle un penchant particulier pour l'anglo-normand. Pourtant, l'édition de la version anglo-normande (*Boeve de Haumtone*, 1899) dédiée à Gaston Paris et des trois versions continentales de *Bueve de Hantone* (commencées dès 1874 et publiées en 1911, 1912, 1914, 1918, 1920) seront unanimement louées, dès leur parution, pour leur exceptionnelle qualité philologique.⁴ Ces éditions ont exercé une influence sans précédent sur les études anglo-normandes dans la première décennie du XX^e siècle et sont à l'origine d'un certain nombre de thèses en Allemagne, en Suède, en Angleterre, aux Etats-Unis. Malgré le silence de Stimming lui-même sur son intérêt pour les études anglo-normandes qui s'explique, d'après Burrows, par l'anglophobie déclarée de Stimming et le contexte de la Première guerre mondiale, force est de reconnaître l'importance de l'influence que Stimming a eue et continue d'avoir sur les études anglo-normandes.

⁴ Un peu plus haut, Gilles Roques caractérise les différentes versions de *Bueve de Hantone* de « modèles d'érudition précise » [197].

Tel quel ce recueil d'études sur la première romanistique allemande laisse au lecteur une impression déroutante : riche en informations, il donne, dans l'ensemble, l'effet d'un patchwork et non d'un projet bien défini, qu'il est en effet difficile de décrypter. Quelques marques de l'oralité, que l'on retrouve ça et là (« Am Ende des Vortrages » [37], « ici » [179]), sont autant de signes que ce recueil semble être issu de contributions orales auxquelles l'éditeur a jugé utile de joindre certains articles (comme la traduction de l'article de Hausmann et peut-être celui de Trotter). Par ailleurs la place de choix occupée par Göttingen (cf. les contributions de Krapoth et Burrows) laisse entendre que le colloque était probablement lié à cette université (où l'éditeur a lui-même en son temps enseigné la littérature médiévale française et occitane). L'*Introduction* ne nous avance pas sur ce point. Elle nous offre par contre, sous une forme narrative, l'épopée (nationale ?) de la philologie romane depuis sa naissance en Allemagne d'où elle aurait rayonné en Europe alors qu'elle connaît, dans le contexte actuel, des suppressions de chaires dans son pays d'origine. Dans son envolée autant lyrique qu'ambiguë, la conclusion nous paraît pour le moins contestable, tant dans sa formulation que dans son contenu : « la *Romanistik* » (ou l'auteur pensait-il à la « *Fachgeschichte* » ?) est-elle vraiment « une affaire allemande » qui la place « au cœur de l'Europe » [19] ? Le développement de l'historiographie de la philologie et de la linguistique depuis au moins une génération aurait laissé espérer une conceptualisation débarrassée de cette dramatisation inopportune.

Le flou conceptuel qui domine le projet transparait du reste à plusieurs niveaux.

1. Au niveau des titres : la première partie annonce un essor et un déclin (« *Aufstieg und Niedergang* ») de la romanistique. L'essor serait-il du côté des trois premiers articles, le déclin du côté du dernier ? Laisser entendre que le déclin de la romanistique en Allemagne pourrait être lié au contexte de la dictature nazie nous paraît contestable, voire la source d'une confusion dangereuse entre l'histoire événementielle et l'histoire de la science. Annoncée dans le titre de la deuxième partie, l'influence du modèle allemand en « Europe » désigne le cas de l'École des Chartes et la création de chaires en Italie, ce qui revient à réduire l'Europe à une peau de chagrin. Au nom de quel critère les anglistes allemands font-ils partie d'une « *British connection* » ? Seul concerné serait peut-être le comparatiste Joseph Wright qui a introduit la méthode néogrammairienne en Angleterre. Enfin en quoi les études anglo-normandes sont-elles assimilées à une « *British connection* » ? Quant au titre accrocheur donné au recueil, il manifeste sans doute une intention délibérément publicitaire de la part de l'éditeur ou de la maison d'édition.

2. Au niveau de la dénomination de la discipline : les désignations de philologie romane, *Romanistik*, langues et littératures romanes, médiévistique sont

utilisés indifféremment sans être définies ni dans le temps ni dans l'espace (sauf Formisano qui pose la question), alors que, précisément ces désignations sont hautement polysémiques. En réalité l'écrasante majorité des contributions porte sur des romanistes qui se sont distingués dans un domaine bien précis de la philologie (romane), à savoir l'édition de texte (cf. l'*Index des œuvres* [301s.]). Dès lors, pourquoi ne pas avoir centré ce recueil sur une histoire raisonnée de l'édition de textes médiévaux romans ? L'article de Roques constitue à cet égard un exemple magistral qu'il aurait fallu suivre.

3. Au niveau de la périodisation : elle nous paraît singulièrement élastique dans la mesure où la « première romanistique allemande » annoncée dans le titre couvre en réalité une période allant de Diez à la Seconde guerre mondiale.

4. Au niveau géographique : les désignations « allemand » et « Allemagne », dont les frontières sont mouvantes au XIX^e siècle, gagneraient à être précisées, ce que font d'ailleurs certains auteurs (Roques [198], ou encore Rudolf [224]). On éviterait ainsi des lapsus situant Vienne en Allemagne [cf. 170] ou l'assimilation souvent hâtive de tous les romanistes de langue allemande ou connaissant l'allemand à l'Allemagne.

En somme, on recommandera beaucoup de circonspection dans l'utilisation de ce recueil, dont de larges parties pourraient néanmoins constituer un apport intéressant à l'histoire de l'édition de textes médiévaux français.

Prof. Dr. Anne-Marguerite Fryba-Reber: Universität Bern, Institut für französische Sprache und Literatur, Unitobler, Länggassstrasse 49, CH-3000 Bern 9,
E-Mail: anne-marguerite.fryba@rom.unibe.ch